

REVUE
HEBDOMADAIRE
DES LETTRES
ET
DES ARTS

Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION
8, rue Mulet

LYON

SOMMAIRE DU N° 30

CHRONIQUE. CÉSARE ET PÉCOLOU.	NATALIS DE MACHABRÉ.
DON QUICHOTTE ET SANCHO, SONNET.	GERMAIN PICARD.
LA TURQUOISE, CONTE MORAL (fin).	ALCIBIADE.
CAUSERIE ARTISTIQUE. LES LYONNAIS AU SALON.	V. D'ANTIN.
LES SAISONS, POÉSIE.	KOUFLET.
UN ÉCRIVAIN LYONNAIS. LES LETTRES DE VALÈRE. (fin).	***
LES BAINS MAURES A ALGER.	D <small>r</small> AVERROËS
RETOUR, SONNET.	ELZIARD ROUGIER.
QUELQUES LIVRES.	ÉLIE VALLENAS.
CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES.	ARGUS.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT.	E. MEUNIER

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Le Numéro 30 cent.

VENTE EN GROS, A L'AGENCE DE JOURNAUX
31, rue Tupin, Lyon

Vient de Paraître

LA

REVUE LYONNAISE

Histoire, Biographie

Littérature, Philosophie, Archéologie, Sciences, Beaux-Arts

RECUEIL MENSUEL DE LYON ET DE LA RÉGION

PARAISANT PAR LIVRAISONS DE 80 PAGES DE TEXTE AU MOINS

SOUS LA DIRECTION

De M. FRANÇOIS COLLET, directeur du «Monde lyonnais»

SOMMAIRE DE LA DEUXIÈME LIVRAISON

FERRAZ, Professeur à la Faculté des lettres de Lyon. — Du suicide.

ALPHONSE DAUDET. — Une page de Mémoires.

NIZIER DU PUITSPÉLU. — Lettres de Valère.

XAVIER LANÇON. — Du dernier recensement des États-Unis, de ses conséquences géographiques et économiques.

JOSÉPHIN SOULARY. — Les maîtres de céans (sonnet).

LÉOPOLD NIEPCE, Conseiller à la Cour d'appel de Lyon. — Les stalles et boiseries de la cathédrale de Lyon (suite).

P. BONNASSIEUX, Attaché aux Archives nationales. — Saint-Martin.

V. DE VALOUS, officier d'Académie. — Documents inédits.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — CHRONIQUE. — BIBLIOGRAPHIE.

ABONNEMENTS A LA REVUE LYONNAISE SEULE

LYON ET LA FRANCE

CORSE, ET ALGERIE COMPRIS

Un An.	20 fr.
Six mois.	10 »
Trois mois.	5 »

ÉTRANGER. — PAYS COMPRIS DANS L'UNION POSTALE

1 ^{re} Zone. — Europe entière, États-Unis, etc.	22 fr.
Un an.	22 fr.
Six mois.	11 »
Trois mois.	5 50

2 ^e Zone. — Extrême Orient, Colonies, etc.	24 fr.
Un an.	24 fr.
Six mois.	12 »
Trois mois.	6 »

LA LIVRAISON : 2 FR.

ABONNEMENTS AU MONDE LYONNAIS ET A LA REVUE LYONNAISE

Un an.	30 fr	Un an.	32 fr	Un an.	34 fr
Six mois.	15 »	Six mois.	16 »	Six mois.	17 »

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, AUX BUREAUX DU *Monde lyonnais*

Lyon. — 8, rue Mulet. — Lyon

On s'abonne à Lyon aux Bureaux du *Monde lyonnais* et de la *Revue lyonnaise*, 8, rue Mulet; à l'imprimerie PITRAT, 4, rue Gentil; et chez tous les Libraires.

Les Abonnements du dehors sont reçus chez les principaux Libraires de France et de l'Étranger et dans tous les bureaux de poste.

LE MONDE LYONNAIS

REVUE HEBDOMADAIRE

DES LETTRES ET DES ARTS

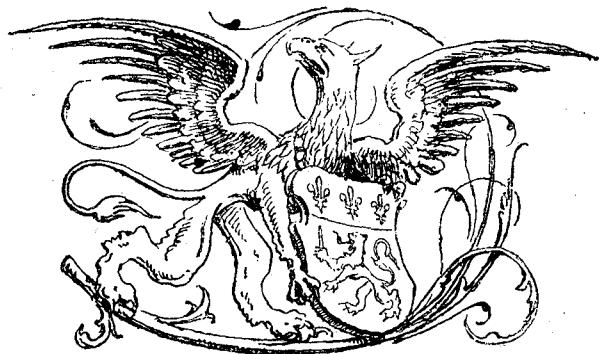


SOMMAIRE

CHRONIQUE. CÉSAIRE ET PÉCOLOU.
 DON QUICHOTTE ET SANCHO, SONNET.
 LA TURQUOISE, CONTE MORAL (fin).
 CAUSERIE ARTISTIQUE. LES LYONNAIS AU SALON.
 LES SAISONS, POÉSIE.
 UN ÉCRIVAIN LYONNAIS. LES LETTRES DE VALÉRE.
 (fin).
 LES BAINS MAURES A ALGER.
 RETOUR, SONNET.
 QUELQUES LIVRES.
 CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES.
 PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT.

NATALIS DE MACHABRÉ.
 GERMAIN PICARD.
 ACHIBIADE.
 V. D'ANTIN.
 KOUFLET.

 D^r AVERROËS.
 ELZÉARD ROUGIER.
 ÉLIE VALLENAS.
 ARGUS.
 E. MEUNIER.



* CÉSAIRE ET PÉCOLOU *

CÉSAIRE et Pécolou, les deux plus illustres tombeurs de Mérindol et de Carcamas, allaient lutter pour la dernière fois; Pécolou partait le soir même pour rejoindre son régiment à Nîmes. Il avait tiré un bon numéro, mais il s'était vendu au marchand d'hommes comme remplaçant: désespoir d'amour, on savait bien pourquoi, ah pécaire!

La lutte est restée le plaisir favori des montagnes de la Provence: il n'est pas de village qui n'ait son

champion, pas de champion qui n'ait son histoire. Les gamins de Mérindol et de Carcamas se battent encore au sortir de la messe pour l'honneur de Césaire et de Pécolou, et plus d'une mère a pansé sans mot dire un front de dix ans ensanglanté et bossué par un coup de pierre reçu au service de la bonne cause.

Césaire était maçon à Mérindol; Pécolou fendait du bois à Carcamas près la maisonnette du poids public. Le jour entier, il levait sa lourde masse de fer sur les troncs noueux des chênes, et les oisifs, si nombreux dans ces pays du soleil, faisaient cercle autour de lui pour voir ses bras frapper avec la régularité puissante d'un pilon mécanique.

Dès qu'ils eurent l'âge d'homme, Césaire et Pécolou se mesurèrent sur l'arène de la lutte. Jeunes tous deux, robustes comme le granit ardent de leurs montagnes, ils soutenaient vaillamment l'honneur de leurs villages; tombés ou tombant, c'était toujours pour le plus grand amour du bel art de la lutte antique.

Rivaux en succès athlétiques, Césaire et Pécolou l'étaient encore en amour; mais le pauvre Pécolou avait succombé; la belle Mariette, la perle de Mérindol, qu'il adorait avec la brutalité sauvage de son tempérament mal équilibré, venait d'épouser Césaire: tout était fini.

Jusqu'au dernier moment, il avait espéré; quand il vit les époux sortir de l'église radieux et narguant sa douleur, il sentit sa poitrine éclater, et sans réfléchir, il courut comme un fou vendre son sang pour un morceau de pain à un racoleur de remplaçants qui passait par là.

Et maintenant il allait lutter pour la dernière fois. Après vêpres la population entière s'est précipitée sur

un terrain neutre entre les deux villages ; on se bouscule autour de l'arène entourée de cordes ; Mérindol d'un côté, Carcamas de l'autre, personne ne s'est mêlé. Les exclamations de la langue provençale se croisent bruyantes comme des éclats de cimbales. Du côté de Mérindol, la belle Mariette, la *novio*, est au premier rang, rayonnante d'une joie infernale sous sa coiffe de dentelles et ses bijoux de jeune mariée.

Les champions vont arriver : ils se déshabillent sous une tente à quelques pas.

Césaire a tombé trois fois Pécolou dans les dernières luttes, Carcamas est moins bruyant que Mérindol, mais il a confiance tout de même. Puis tout le monde connaît le désespoir d'amour de Pécolou, on sait qu'il va partir : c'est donc la lutte suprême. L'angoisse est générale : on sent que ce dernier combat sera désespéré, et la confiance abattue par les dernières défaites revient aux coeurs, doublée par le désir de voir riomphier définitivement le champion du pays.

Les voilà : Césaire entre le premier, majestueux et superbe dans sa nudité puissante : Vive Césaire ! on applaudit à tout rompre. Carcamas reste silencieux.

Pécolou apparaît à son tour ; moins grand et surtout moins beau que son adversaire, il s'avance la tête basse, en secouant ses épaules énormes qu'on dirait coulées dans le bronze.

« La lutte ! crie-t-on de toutes parts, la lutte ! » Souriant et tranquille, Césaire tend la main à Pécolou, c'est le salut solennel... Ils tournent un instant, lentement ; puis tout à coup, par un mouvement brusque, Césaire s'est abattu, entraînant avec lui Pécolou dont il n'avait pas lâché la main. « Bravo ! le coup de bras ! hurle Mérindol. — Attends ! » répond Carcamas. Pécolou s'est relevé, il a saisi Césaire à bras-le-corps : la lutte est engagée.

Depuis plus d'une demi-heure les deux champions se portent les coups les plus habiles avec un égal insuccès. Pécolou commence à s'essouffler, Mérindol s'en réjouit ; mais Césaire grince des dents d'une façon inquiétante : Carcamas d'un commun accord prononce qu'il n'en a pas pour longtemps.

Il est cinq heures, et le soleil frappe oblique sur l'arène à travers le feuillage maigre des platanes, met-

tant des reflets de cuivre aux flancs de ces deux hommes qui se tordent dans la poussière. Jamais de mémoire d'homme lutte n'avait duré si longtemps. Mérindol et Carcamas, également tiers, échangent leurs impressions d'une façon moins acerbe...

Le Pâtre, un vieux de Mérindol, un doyen de la lutte, quidans son temps a tombé les plus forts d'Arles et de Nîmes, choisissant un instant où les lutteurs ne sont plus engagés, donne le signal d'une trêve.

La foule applaudit à tout rompre....

Pécolou est saisi par ses compatriotes ; c'est à qui lui essuiera le front : on lui apporte un verre d'eau où il trempe ses lèvres. Quant à Césaire, la belle Mariette l'a fait asseoir à ses pieds, par terre, et au bout de son bras nu elle lui tend une figue dans laquelle elle a mordu. Ah ! Césaire n'est pas malheureux !

Pauvre Pécolou à la crinière embroussaillée, qu'importe l'issue de la lutte ? demain il te faudra partir avec le marchand d'hommes, à Marseille, à Paris, bien loin ! Césaire est le vainqueur ! à lui l'amour de Mariette, à lui l'ivresse de ses yeux noirs !

Pécolou est morne et sombre ! On l'entoure ; les malins lui donnent des conseils tout bas : « Fais-lui le coup de ceinture, en entrant, avant qu'il ne glisse ! — Mefie-toi du coup de bras ! » Mais lui, les poings crispés dans une tension extrême qui fait vibrer ses muscles comme des cordes d'acier, il regarde, la rage au cœur, Mariette et Césaire, le bonheur de son rival, son désespoir à lui !

Lentement, comme dans un rêve poignant, il repasse tous ses déboires depuis que cet amour maudit lui a mordu le cœur. Voilà deux ans qu'il l'adore, deux ans qu'il ne s'appartient plus et que la passion le torture ! Et maintenant pourquoi lutter ? L'amour a tué l'amour-propre ; mieux vaudrait fuir et disparaître pour toujours. Qu'importe la honte ? il sent comme un vertige douloureux qui l'envahit et lui voile le regard. Pauvre Pécolou !

La lutte a recommencé... Pécolou, debout au milieu de l'arène, les coudes au corps, les mains ouvertes, attend, ferme comme un roc, l'attaque de son adversaire qui bondit autour de lui. Par une feinte habile, Césaire s'est précipité sur Pécolou, il l'a enlevé, et

s'est jeté avec lui sur le sol. Mérindol trépigne de joie, Le Pâtre a déclaré le coup décisif. Mais il n'en est rien : en tombant, Pécolou a renversé Césaire... Carcamas délite, car Césaire est bien définitivement perdu... la tête et les pieds fichés dans le sable, les reins cambrés, haletant, aveuglé par la poussière, il fait le pont, et à côté de lui, le maintenant du bras gauche, Pécolou respire avant de porter le coup suprême.

« Allez ! zou ! crie-t-on du côté de Carcamas, tombe-le ! Il y est !... »

Et Pécolou reste immobile !... A deux pas de lui, Mariette penchée sur la corde, le regarde fixement les yeux dans les yeux.

Un sentiment d'orgueil lui gonfle la poitrine. Cette fois il va se venger de tous les dédains de la belle. Césaire, le fier Césaire, son amant, son époux, est là à sa merci... il n'a qu'à vouloir, qu'à abattre son bras noueux, et Césaire sera tombé, aux applaudissements de Carcamas.... Tout cela passe comme un éclair dans son esprit, et il hésite, cherchant à sonder le regard de Mariette, fasciné, ébloui, car il ne lui a jamais vu ces yeux-là, à la belle dédaigneuse. C'est comme une flamme qui l'enveloppe, comme une prière où il y a de l'amour et du regret... Soudain l'ardeur de la lutte qui lui brûlait le sang est tombée. Mérindol, Carcamas, Césaire, tout a disparu... il ne voit plus que les yeux de Mariette qui lui caressent le cœur avec une douceur infinie ; il sent les mots d'amour lui monter aux lèvres, il est là tout près d'elle, oubliant tout, et brusquement il lui tend les bras....

Une clamour subite le tira de son ivresse ; la foule hurlait comme un seul homme, et un éclat de rire insultant de Mariette l'atteignit en plein visage, et le fit chanceler.

Césaire, profitant de l'égarement de son adversaire, s'était relevé ; debout dans une pose athlétique il narquait Pécolou agenouillé et hagard au milieu de l'arène.

C'en était trop : d'un bond Pécolou se rua sur Césaire avec un rugissement étouffé... La colère avait décuplé ses forces : Césaire tomba comme une masse et resta étendu dans la poussière, sur le dos, les bras en croix, et les yeux roulant désespérément dans leurs orbites.

Pécolou, en le serrant dans ses bras, lui avait brisé les reins.

La belle Mariette était veuve.....

NATALIS DE MACHABRÉ.



DON QUICHOTTE ET SANCHO

*Toujours prêt à rompre une lance,
Don Quichotte, maigre, affamé,
Rêve gloire, et de l'opprimé,
Sans calculer, prend la défense.*

*L'épais Sancho remplit sa pauc,
Bavarde ou dort à poing fermé,
Et quand son maître est assommé,
Se tient prudemment à distance.*

*Aussi la foule ramollie
Se moque, et traite de folie
L'héroïsme du chevalier.*

*Mais plus d'une femme préfère
L'Hidalgo courieur de chimère
A son égoïste écuyer.*

GERMAIN PICARD.



LA TURQUOISE

CONTE MORAL

— Fin (1) —

DANS la vieille église romane, l'orgue grondait superbement. A pas mesurés, Paul s'avancait. Comme il n'avait plus de parents, il donnait le bras à M^{me} du Peyrard. Cette femme avait le visage aussi calme qu'à l'ordinaire. De temps en temps, ses sourcils se fronçaient ; mais ce n'était qu'un éclair, aussitôt disparu.

(1) Voir le *Monde lyonnais* des 14, 21 et 28 mai 1881.

La foule chuchotait : « Peste, la jolie femme ! » et ses bonnes amies murmuraient : « Comment fait-elle donc pour avoir des toilettes pareilles ? sa robe en velours vieil or vaut au moins 3000 francs ! »

La cérémonie commença. La tête penchée, les coudes à peine appuyés sur le velours rouge du fauteuil d'honneur, Évangéline était adorable. Ses yeux ne se levaient que pour se porter sur l'autel, ou parfois s'égarer dans des fresques d'Hippolyte Flandrin qui décoraient la voûte. Elle priaît du fond du cœur, pour ses parents, pour sa mère surtout, pour son mari, pour elle-même, pour leur bonheur. Paul, le corps rigide, était impassible. Sa contenance choquait un peu ses voisins : on le trouvait d'une froideur exagérée, et la petite Alice Derloy, dit tout bas à sa cousine Marguerite : « Cette pauvre Évangéline ne sera pas si heureuse qu'on le pense. »

La messe finit, et pendant que la *Marche nuptiale* remplissait l'église, on se dirigeait vers la sacristie. Mme du Peyrard fut merveilleuse d'audace : son attendrissement fut très naturel. « Eh bien, disait Jules Maillart au général de Vallombrouse, ce que c'est pourtant que la calomnie ! Que n'a-t-on pas murmuré sur le compte de Mme du Peyrard ! Voyez là, regardez cette figure douce et tranquille : n'est-ce pas le type de l'honnête femme ? »

Le déjeuner était terminé : discrètement, on prenait le café, en causant par petits groupes. Les mariés se retirèrent. Tout le monde savait qu'ils devaient rentrer à l'appartement du Peyrard pour y prendre leur costume de voyage. M. et Mme du Peyrard ne tardèrent pas à quitter leurs invités. On remarqua beaucoup que pour gagner leur logis, ils ne montèrent pas dans la même voiture.

Dans sa chambre, Mme du Peyrard se déshabillait fiévreusement ; de temps à autre elle avait de longs soupirs ; si elle ne s'était contenue, elle aurait crié de rage. C'était une de ces mauvaises natures que les coups de la Providence ne font pas flétrir et qui ne pardonnent pas leur propre honte à ceux dont elles sont le fléau. Sa malle fut bientôt faite. Seule, hardiment, elle entassait tout ce qu'il y avait de plus riche. Après tout, le luxe qu'elle emportait, elle l'avait gagné. Quand elle eut fini, elle s'assit un instant et se mit à réfléchir. Quelques minutes après, elle prit une feuille de papier, et écrivit en trois pages une lettre qu'elle cacheta soigneusement. Elle sonna sa femme de chambre, envoya chercher une voiture, et partit... En sortant de son appartement, elle remit à Justine la lettre qu'elle avait écrite : « Vous donnerez cette lettre à ma fille. »

Justine n'y comprenait plus rien, elle pressentait que quelque chose de grave allait se passer, et qu'il fallait s'y

mêler le moins possible. Elle entra dans la chambre d'Évangéline qui achevait de s'habiller, lui remit la lettre et ressortit aussitôt.

« Monsieur, disait du Peyrard à Paul Lemonnier, je vous remercie de votre courage et vous prie d'en avoir encore. Je vais annoncer à ma fille (le bonhomme avait un accent singulier en parlant d'Évangéline) un mensonge qui vaudra mieux que la vérité. Ce sera dur, mais vous ne pourrez plus revoir votre femme. Vous êtes jeune, et vous pouvez en changeant de ville oublier un peu ce qui s'est passé. Demain matin ma fille et moi nous partirons pour l'Australie. »

Paul était sans force.... il pleurait.... Tout à coup la maison se remplit de bruit ; dans un va-et-vient tumultueux Justine ouvrit la porte : « Ah ! Monsieur, Mademoiselle se meurt. »

Les deux hommes coururent. Étendue sur la descente de lit, couverte de sang, Évangéline râlait. Avec ses ciseaux de jeune fille, elle s'était troué la poitrine. Il lui avait fallu beaucoup de courage, et frapper à plusieurs reprises. Paul se pencha sur elle : elle ouvrit les yeux, et son regard s'illumina d'une douleur atroce, intense, puis elle retomba : elle était morte.

Sa main droite tenait la lettre de Mme du Peyrard. Paul la prit ; d'un coup d'œil il la parcourut. La mauvaise femme avait tout écrit à sa fille. En fuyant elle ne laissait derrière elle que la mort, le malheur et la honte.

Paul tendit la lettre à M. du Peyrard ; celui-ci la lut lentement, puis, la main ferme, la brûla à la flamme d'une bougie ; de la sorte le monde pourrait soupçonner, mais ne saurait rien.

Deux jours après on enterra Évangéline. Le père et le mari conduisirent le deuil, et leur contenance était d'une telle froideur qu'elle fut très remarquée. On chuchotait beaucoup sur le départ de Mme du Peyrard et la mort de sa fille. Mais la curiosité fut bien autrement excitée par le suicide de M. du Peyrard, qui se fit sauter la cervelle le soir de l'enterrement....

Quelques mois plus tard, les pillards de l'armée prussienne faisaient une bonne journée en arrachant la turquoise du doigt de Paul qui gisait, la poitrine brisée, sur le champ de bataille de Gravelottes.

ALCIBIADE.





CAUSERIE ARTISTIQUE

LES LYONNAIS AU SALON

— Troisième Article —

Paris, 1^{er} juin 1881.

CUN cliché a cours dans les gazettes : Lyon, ville vertueuse, n'entend rien aux lettres et aux arts. Assertion boulevardière démentie par les faits. Laprade, Souly chantent, et leurs strophes sont brochées par Alphonse Lemerre. Le *Monde lyonnais* sort de l'œuf, et une émotion extraordinaire secoue la vieille capitale des canuts. L'abonné donne : allègre, la copie tourbillonne autour de la casquette de notre concierge. Nos bureaux, jugés trop petits, émigrent au 8 de la rue Mulet, désormais historique. Dire qu'un jour certaine plaque commémorative.... Chut ! soyons modestes : l'avenir trompera assez notre gloire.

Voilà pour la littérature. Pour l'art, Lyon tient un rang honorable aux Champs-Élysées. Le tableau discuté, cette année, est l'œuvre d'un de ses plus illustres enfants, M. Puvis de Chavannes : *Le pauvre Pêcheur*. L'homme tient debout près de sa barque. Derrière, la femme surveille l'enfant couché sur le gazon. Au fond, la Seine débouche dans l'Océan. Rien de plus intelligible que cette scène qui, avouons-le, fait sourire quelques-uns. On rend justice à l'idée, on critique l'exécution trop sommaire, maigre d'une maigre voulue. Le père a la tête de Mounet-Sully ; la mère se coiffe d'une virgule ; le bébé dort dans une pose tourmentée en diable. Le gazon est raide comme le crin d'une brosse ; la barque semble figée dans la glace ; le rivage a été découpé avec des ciseaux. Pensée touchante, je le veux bien ; malheureusement peinture et littérature sont choses radicalement distinctes. Que le noble artiste cesse de s'absorber dans l'étude des primitifs. Il en est de l'art de ceux-là comme de la vertu de nos pères. Nos pères n'avaient pas notre corruption, parce qu'ils n'avaient pas notre civilisation. Les primitifs étaient secs, émaciés, hiératiques, parce que

pour ces ancêtres la peinture était dans l'enfance. Giotto, Cimabué, Masaccio, Péruin même, jouaient le rôle de précurseurs. Que M. Puvis de Chavannes interprète notre monde moderne ; qu'il regarde devant lui... sa conscience, son inspiration élevée, tout, jusqu'à sa philosophie, produira ce qu'on est en droit d'attendre d'une palette comme la sienne, des chefs-d'œuvre.

Philosophie, littérature, ce n'est pas ce qu'on reproche à M. Appian. M. Appian dresse un chevalet devant la Méditerranée. Il voit du bleu, du vert, du gris, des maisons baignées de lumière, des barques dansant sur le flot : cette vision lui inspire deux marines hors pair. Au-dessus du *Port de Collioure* flottent des nuages chargés de grain ; à ses pieds ondule une mer dont la coloration est savamment graduée. *La plage du faubourg* resplendit sous un ciel profond, avec ses vagues qui clapotent, se maisons un peu empâtées, mais solides, chaudes, méridionales de la base à la tuile. M. Appian a traduit ce qu'il a vu : il nous fait part de son enchantement en nous enchantant nous-mêmes.

Que si nous traversons dix salles pour dénicher les fusains, M. Appian se fera admirer encore. *Les environs de Rochefort (Ain)* sont un délicieux paysage. Un paysan tend sa ligne dans une mare reflétant une clairière. Des arbres feuillus laissent tomber sur lui une lumière discrète. Le joli coin, propice aux rêveries du citadin en villégiature ! je le retiens pour mes vacances. Comme cette ombre est aérée ! Comme ces feuilles frissonnent au vent ! Comme cette herbe se détache nette, drue, serrée, sans que le dessinateur ait cherché la petite bête ! Trouver cela au bout d'un morceau de charbon, n'est-ce pas étonnant ! et doit-on regretter un coloris qui trop souvent n'est qu'un trompe-l'œil ? Je ne dis pas cela pour M. Paul Flandrin. Son *Étude en Provence* a un dessin correct, une couleur exacte. Les montagnes bleuisent sans tapage sur un ciel serein, et la végétation a le souffle de sa latitude. Tableau sagement composé, qui, sans attirer l'attention du profane, satisfait le connaisseur.

Cueillette de pois à Auvers nous transporte au bord de l'Oise. M. Charles Beauverie affectionne les environs de Paris, et il a, parbleu ! raison, car les parages sont charmants. Plus d'un touriste connaît ce village, dominé par sa pittoresque église comme par une citadelle. De la terrasse le bassin de l'Oise se déroule aux yeux depuis Pontoise jusqu'à l'Isle-Adam. Site gracieux s'il en fut. Il paraît que les pois y prospèrent, témoin le champ plantureux que nous présente M. Beauverie. Des groupes y stationnent, et les jardiniers ont de l'herbe jusqu'aux genoux. La doyenne est assise dans une attitude fatiguée, bien rendue. Une jeune fille s'avance, et on croit la voir marcher. Au loin le village aligne ses maisons dans une perspective pleine d'air. L'aisance égaye ce canton où le mendiant doit être rare. Le

(1) Voir le *Monde lyonnais* des 21 et 28 mai 1881.

champ est d'un vert tendre, plus juste que le pâtrage dont M. Detaille a couvert la piste du grand prix. Types vrais, lointains bien disposés, bien éclairés : que demander de plus à un paysage ?

Avec *le Semeur* de M. Aimé Perret nous sommes dans un champ labouré. Un gars râblé, musclé, enjambe le sillon, jette la graine qui bientôt engendrera une moisson luxuriante. Une commère à la stature hommasse pousse devant elle une charrue. Rude couple, allez ! ce ne sont pas des *faignants*. Le semeur va droit devant lui, dans toute sa laideur robuste. La marche est irrésistible, le geste résolu. Le sabot s'emboue de terre grasse. La femelle n'est pas sujette, je crois, aux vapeurs. Sa carrure et son ventre prouvent une vigoureuse constitution. Que voulez-vous, nous sommes en plein réalisme rural. Les bergers de Florian mépriseraient ces rustres, mais c'est ça. M. Aimé Perret procède évidemment de Millet dont il imite la touche forte. Il a l'accent ; le charme et la grâce viendront plus tard. Qu'il se garde seulement du bourbier naturaliste. Qu'il ne prenne pas la trivialité pour la vérité, le lourdeau pour l'énergie. Les jardinières de M. Beauverie sont des femmes : la laboureuse de M. Perret a le *bedon* d'un fermier quinquagénaire. Les couturières nous prosaïsent assez le beau sexe de la ville. Otez, si vous voulez, le corset aux bustes campagnards, mais qu'ils soient aussi droits qu'opulents.

L'Amour entraînant la Nuit sur la terre, auteur M. James Bertrand, me laisse une impression équivoque. Ce Cupidon a l'âge, le vol, l'enlacement d'un Méphistophélès chauve-souris. L'aile a la dureté sinistre d'une aile diabolique. Le corps de la Nuit s'allonge comme une châtelaine de la Renaissance. Diane de Poitiers, oui; Hécate, non. Une déesse, cette énervée qui crispe ses doigts sur le bras d'un infâme séducteur ? allons donc ! Rien d'antique dans ce groupe, pas même la draperie dont le mouvement est excellent. A un angle du cadre, la Terre arrondit un quartier de fromage de Hollande. Du fantastique, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus opposé à l'idée mythologique, vivant de clarté, de pureté, de lumière. Le romantisme a du bon, mais encore faut-il lui donner l'étiquette qui lui convient.

Tomber de l'empyrée sur le promenoir de Bellecour, la chute est considérable. *Après la pluie*, nous susurre M. Nicolas Sicard, et tout à coup nous revoyons une place, un bitume, des personnages de notre connaissance. Cette symphonie picturale est pour nous ce qu'est le ranz des vaches pour un bon Suisse. Il a plu, et l'humidité miroite sur cet asphalte, chemin de Damas du gourmet en quête de la Maison-Dorée. L'automne a roussi le feuillage cher à M. Alexandre Luigini. Voici la nourrice qui trimballe un poupon, l'ouvrier qui revient de son travail. Des étudiants se retournent devant une modiste dont le chapeau parisien annonce

un retour de la capitale. Un gris fin relève les bâties du fond, le ciel a bien l'éclat reposé des derniers beaux jours. Paysage très lyonnais, très fidèle. — La patrie, et quelle patrie ! a bien inspiré un jeune.

Lyon ne tient pas tout entier dans son enceinte. Aussi personne ne trouvera mauvais que je signale un beau tableau de genre, *le Membre de la fanfare*, par M. Jean-Antoine Bail, né natif de Chasselay. Ici le réalisme s'affirme sans crudité sans excentricité, dans une note accentuée et spirituelle. C'est le soir. Un jeune prolétaire en blouse bleu et en casquette souffle dans son alto. Il s'agit d'étudier, pour le prochain concours, une partie difficile. Sur la table bombe la soupière du souper. L'alto pioche son cahier avec une attention soutenue mais non grotesque. La conviction est là : le dilettante villageois a évidemment le goût de la musique. Ce n'est pas à dire que, la répétition finie, le gai-lard boudera devant un verre de vin du pays. Qui sait si, par la précision de son accompagnement, la *forza* de ses rentrées, le sournois n'aspire pas à séduire telle auditrice qui le guignera, le grand jour ? Travail, amour, dilettantisme, en faut-t-il davantage pour vivre heureux à la campagne ?

Citons, en terminant, deux pastels de M. Jubien, *portrait de M. Lassalle*, *portrait de M. Guigue*. Ce dernier est de Trévoux, comme son peintre ordinaire, mais tous les deux sont des gloires locales, incontestables et incontestées. Si la *Revue Lyonnaise* insère les travaux de l'un, maint amateur du Rhône collectionne les œuvres de l'autre. — Amateur et Revue ne font point une mauvaise affaire.

V. D'ANTIN.

SAISONS

*Ma mignonne primevère,
Où sont nos fraîches amours ?
Rien n'est jamais ni toujours
Ici-bas, sur cette terre.
Le printemps en quelques jours
Fuit au loin : dis-moi, qu'y faire ?
Nous nous aimâmes, pourtant ;
J'e le sais, j'ai cueilli tant
De baisers sur ton visage !
A l'abri du grand buisson,
Rappelle-toi le frisson
Qui courait sous ton corsage.
— Oui, je me souviens... hélas !
Les fleurs bâties ne durent....
Nos fraîches amours vécurent
Ce qui vivent les lilas.*

*Quand, rougissante et coquette,
Un soir, je te vis venir
Frisonnante de plaisir
Au rendez-vous, ma brune,
Rappelle-toi le soupir
Qui gonflait ta gorgerette.
— Las ! ces beaux jours sont passés,
Où l'un à l'autre enlacés,
Le cœur et les yeux en flammes,
Au chaud soleil de l'été
Nous avons alimenté
Le feu dont brûlaient nos âmes.
— Ah ! l'amoureuse chanson
Que nos lèvres se redirent....
Et nos amours s'éteignirent
Lorsque finit la moisson.*

*Dans mon cœur si tu sus lire
Comme dans un livre ouvert,
N'avais-je pas découvert
Tout ce que tu pouvais dire?
Le jour où je l'eus offert,
Souviens-toi de ton sourire.
N'en ayez pas de remords,
Madame, c'était alors
Le début de votre automne.
— Oui, l'automne, c'est un temps
Où, comme dans le printemps,
La nature s'abandonne.
— Ce fut un charme inconnu,
Une saison fortunée....
Mais, la page était tournée
Lorsque le froid est venu.*

*Ah ! le temps des froides bises,
Ma chère, tu t'en souviens?
Tu sens toujours les liens
Où nos âmes furent prises :
Que de souvenirs anciens
Sous nos chevelures grises !
Tous deux, au même foyer,
Tandis que l'on voit ployer
Les grands sapins sous la neige,
Soutenus par notre amour,
Il semble, de jour en jour,
Que notre fardeau s'allège...
— Oui, c'est que Dieu l'a bénie
Alors qu'il venait d'éclore....
Et notre amour dure encore
Bien que l'hiver soit fini.*

UN ÉCRIVAIN LYONNAIS

LETTRES DE VALÈRE

COLLIGÉES PAR NIZIER DU PUITSPELU

— Fin (1) —

De croyez pas que rien de ces gaucheries apparentes soit l'effet du hasard. P.-L. Courier, en prison pour je ne sais quel pamphlet, et harcelé par un grammairien à lunettes, écrivait à sa femme : « Cherche dans mon Froissart, page 237 : tu dois trouver un exemple de ce qu'ils appellent ma *coupable hardiesse* ». Puitspelu aussi sait assurer ses audaces, et si vous le chicanez, il aura tôt fait de citer les grands écrivains classiques pour se justifier. Un certain jour, M. Ballue, alors rédacteur au *Progrès*, aujourd'hui député, « homme juste mais sévère », lui avait décoché une leçon de grammaire : écoutez la réponse : « Cette leçon m'a d'autant plus intéressé que j'y ai rencontré des choses plus nouvelles pour moi. Car je ne vois pas pourquoi je ne l'avouerais pas, je n'ai point appris la grammaire. J'écris comme je peux, m'aidant des exemples. J'ai été dans un atelier de peinture : « *Petit*, me dit le professeur le premier jour, *n'attends pas que je t'apprenne la peinture. On ne l'enseigne pas, elle s'apprend* ». Ainsi ai-je fait pour l'art d'écrire, et cela me rend plus modeste pour recevoir les leçons des gens expérimentés.

« Aussi je reconnaîtrai sans fard que le *Progrès* m'a appris entre autres quel l'on ne doit pas écrire *davantage que*. Si je n'ai pas commis la faute, c'est tout comme, Monsieur, puisque je l'eusse faite. Le superbe mépris de notre Férolus ne me faisait même point trop de peine. Comme il faut qu'il soit fort, me disais-je, pour qu'il nous traite de la sorte ! Quel homme ! quel enthousiasme pour la règle ! quel respect de la loi ! car, après tout, la règle en grammaire, c'est comme la loi en politique. Quel bonheur de voir enfin les radicaux si respectueux pour la loi !

« Or jugez de mon étonnement, Monsieur, lorsque le soir, lisant un peu de Bossuet (je ne disconviens pas que c'est une bien mauvaise lecture au point de vue radical), mes yeux tombèrent sur ceci : « *Quel astre brille davantage dans le firmament que le prince de Condé n'a fait devant l'Europe ?* » Voilà un bien méchant auteur, m'écriai-je en jetant le livre ; il va contre les règles de Ballue. Je fus cependant perplexe. Bossuet, dit-on, est écrivain ; mais Ballue est radical. Bossuet dit *davantage que*, mais Ballue *davantage*

sans que. O Bossuet ! ô Ballue ! croirai-je Bossuet ? croirai-je Ballue ? ne croirai-je ni Bossuet ni Ballue ? mettez-vous à ma place, Monsieur, et dites si vous auriez mieux fait.

« Finalement, je prends parti pour Ballue contre Bossuet. Mais en voici bien d'une autre : je quitte Bossuet pour Molière, et je trouve dans *l'Étourdi* :

Oui, vous ne pourriez pas lui dire *davantage*
Que ce que je lui dis pour le faire être sage.

Et Molière pour Pascal :

« La faiblesse de la raison de l'homme paraît bien *davantage* en ceux qui ne la connaissent pas qu'en ceux qui la connaissent ». Et Pascal pour La Bruyère :

« Voulez-vous être rare ? Rendez service à ceux qui dépendent de vous ; vous le serez *davantage* par cette conduite que par ne pas vous laisser voir ». Bon ! me dis-je, ce sont grands écrivains que ceux-ci, mais un peu bien anciens. Voyons Voltaire :

« Ceux qui admirent *davantage* le protecteur que le persécuteur du roi Jacques... » Et Massillon : « Dieu n'aime donc pas *davantage* la vertu, la pudeur... que l'impudique cité ? »

Ma foi, Monsieur, je n'y tins plus et je jurai d'écrire toute ma vie *davantage que*, jusqu'à ce qu'un décret du futur gouvernement radical y mette obstacle. Protagoras ayant voulu établir des règles de son idée sur les genres en grec, commença de trouver Homère en faute parce qu'il ne s'accordait point avec ses règles. Tout le monde envoya promener Protagoras. J'envoie promener Protagoras ».

Voilà une citation bien longue ; mais le *rasoir*, pour employer ce mot d'argot, n'est-il pas bien joli ? Bossuet, Ballue, Protagoras et Homère ne sont-ils pas agréablement secoués ensemble ? D'ailleurs ne vaut-il pas mieux offrir aux lecteurs, non une critique, mais la prose de Puitspelu, vive, spirituelle, alerte, franche d'allure et originale ?

Il est donc toute une classe de lecteurs auxquels les volumes de Valère s'adressent naturellement, les lettrés ; il en est d'autres aussi qui les liront avec plaisir, ce sont les Lyonnais, les vrais Lyonnais, les vieux Lyonnais. — Je distingue les Lyonnais des lettrés ; car on peut être Lyonnais et n'être pas lettré.

Or ces Lyonnais retrouveront dans l'introduction auto-biographique de l'auteur, bien des souvenirs de terroir, des noms connus, des épisodes de notre histoire locale de 1840 à 1870 :

Valère (Valère ou Puitspelu, c'est tout un), apprenti canut d'abord, puis attrape-science chez Bossan, enfin architecte en pied, a été constamment mêlé au mouvement intellectuel de notre ville. Il ne s'est pas fondé un journal non viable, ou éphémère, qu'il n'en ait fait partie. Peu à peu on le

voit grandir, faire son trou, prendre de l'ambition, laquelle se manifeste alors par des articles dans des journaux viables, ou par des brochures. Bossan, Chenavard, Joseph Pagnon, Frédéric Morin, Léonce Brosse, les républicains catholiques, le *Réparateur*, la *Revue du Lyonnais*, l'*Institut catholique*, la *Liberté*, le *Censeur*, la *Revue de Lyon*, le 24 février, le club national, le 24 juin, la société des Amis de l'ordre, le 2 décembre et le maréchal de Castellane : que de souvenirs pour les Lyonnais ! Et tout cela semé d'anecdotes, de mots spirituels, de traits charmants, de descriptions originales. « Ce que le magasin du père Moinecourt, en rue Royale, peu encombré d'acheteurs, renfermait de plus agréable, consistait en une certaine cheminée prussienne, qui avait ce privilège, quand on y mettait la plaque, de produire un merveilleux bruit de vent dans les grands arbres. Il semblait, à écouter ces longues plaintes, qu'on fût sur les montagnes, au milieu des forêts ; qu'on vit courir des nuages rapides sur le bleu du ciel, entre les cimes des fayards. Malheureusement, on ne pouvait pourtant pas mettre la plaque toute la journée. » Ce brasse-roquets n'était pas pour faire un commerçant. Le journal l'attirait ; à quatorze ans la maladie s'était déclarée : à cet âge il avait déjà commis un beau feuilleton et il l'était allé jeter dans la boîte du *Réparateur*, honnête journal légitimiste, qui avait ses bureaux tout en face de l'Archevêché, dans une grande cour fermée par une grille en fer. « Il y avait au rez-de-chaussée, Pirou et Gayet, chapeliers pour prêtres. Jusqu'aux odeurs de cette cour avaient quelque chose d'ecclésiastique. Dès l'entrée on sentait le parfum du fer chaud sur le feutre sacré. La buée, comme une fumée d'encens, sortait par les fenêtres. Au deuxième il y eut, un an plus tard, les bureaux et l'imprimerie de l'*Institut catholique*. »

Vous le voyez, Nizier du Puitspelu sait en quatre coups de plume esquisser une description : il fait comme les habiles dessinateurs, qui saisissent seulement dans leur croquis les traits intéressants, et sans être complets, rendent l'impression donnée par leur modèle.

Il s'est essayé aussi dans le genre franchement descriptif. Le volume se termine par trois lettres intitulées *le Pays où nous promenons*. C'est un dithyrambe en trois chants à la louange de Nyons-les-Baronnies (Drôme). Peut-être y sent-on un travail excessif. L'auteur, trop amoureux de son sujet, a des caresses de style, des recherches de louanges pour tous les brins de mousse. Telle a été l'impression d'une première lecture attentive. Et pourtant, lorsqu'on y revient, que de charmants détails, quelles touches délicates ! L'exactitude et la minutie sont d'un photographe, mais la couleur est d'un peintre, et le sentiment d'un artiste. Comment ne pas admirer les oliviers lorsqu'on vous montre « le retroussé soyeux, fin comme l'amiante, comme lui argenté de

leurs feuilles ! » — « Les beaux rameaux ! s'écrie le poète, lorsque de ces feuilles glauques, élégantes, faites à souhait pour le crayon du peintre et de l'architecte, semblent jaillir, noires, recouvertes d'une fleur légère qui adoucit le brillant de leur peau, ces grosses olives pleines, mûres, charnues, qui font flétrir la branche ! » Et plus loin : « Aux jeunes pins à chevelure soyeuse, les dernières pousses d'automne, toutes fraîches, sont d'un vert tendre ; elles s'effilent en franges de manière à ne former sur les bords du feuillage, qu'une auréole verdâtre qui se fond insensiblement dans l'air. »

J'ais fait beaucoup de citations, au cours de cette étude critique ; c'était je crois, le meilleur moyen de donner une idée complète du talent de Valère. On voit que ce talent a plusieurs faces, et qu'il se plie aisément à ses divers sujets : tantôt fin et mordant, tantôt coloré et poétique, toujours net, précis et original. Peut-être pourrait-on lui reprocher de manquer de force et d'ampleur. Toutefois lorsqu'il traite de choses graves ou tristes, de la loi, de la guerre, de l'Alsace et de la Lorraine, le ton s'élève : il laisse de côté les artifices du style et parle une langue ferme, franche et concise. Sans arriver aux grands effets de l'éloquence, il nous émeut par la vigueur de son bon sens, par l'ardeur profonde de son patriotisme, par un je ne sais quoi de résolu, de loyal et de contenu, — et ce n'est plus alors un écrivain qu'on admire, c'est un honnête homme qu'on aime.



LES BAINS MAURES A ALGER

TE Hammam ! voilà certes un sujet capable de transporter plus d'une imagination, d'inspirer tout un poème, ou de fournir à un voyageur en chambre, matière à plusieurs volumes ! Et pour ma part, il me souvient d'avoir lu autrefois avec avidité la description minutieuse du bain maure, suivant pas à pas mon guide à travers les dédales de l'édifice, le long des galeries aux délicieuses colonnes de marbre, respirant avec lui le parfum des cassolettes orientales et l'enivrante odeur des oda-

lisques au sein d'albâtre et aux gigantesques éventails de plumes d'autruche.

Je me rappelle avoir vu tout cela de loin, dans un livre. Lequel ? je n'en sais, ma foi, rien ! L'auteur ? je ne pourrais le dire. Mais je l'ai lu quelque part, et tous les détails en sont restés dans ma mémoire comme si c'était d'hier.

Je me rappelle, et je me rappelais surtout en arrivant à Alger, il y a un mois. Durant toute la traversée, ces souvenirs avaient hanté mon esprit, et je ne pouvais, entre deux coups de tangage, fermer l'œil sans qu'ils vinssent, comme de petits lutins, assaillir ma pauvre tête alourdie par le sommeil.

Si bien qu'à peine débarqué n'avais-je d'autre souci que de courir à la recherche du Hammam, de ce palais des Mille et une Nuits si longtemps désiré : j'allais enfin, musulman de contrebande, pouvoir soulever un coin du voile, jeter un regard indiscret dans le paradis de Mahomet ; que dis-je ! me plonger à corps perdu dans le flot, bouillonnant de ses voluptés entrevues seulement de l'autre rive de la Méditerranée.....

On m'eut bien vite indiqué les bains les mieux fréquentés d'Algér, et à 1 heure de l'après-midi je me dirigeais vers la rue de l'État-Major, non loin de la place du Gouvernement.

Je n'avais pas fait vingt pas que je voyais sur la gauche une petite enseigne plantée au-dessus d'une porte d'apparence assez mesquine, laquelle porte donnait accès dans une maison dont l'aspect n'avait absolument rien de grandiose. Sur l'enseigne, en bon français ces deux mots : BAINS DE L'ÉTAT-MAJOR. « Bon, me disais-je ; il ne faut pas juger des gens sur la mine ; le luxe est tout intérieur, rien ne paraît au dehors des séductions du Hammam. » Et je m'apprêtais à franchir le seuil quand un brave homme d'Arabe m'arrêta, et me fit remarquer que les femmes seules se baignaient de midi à 6 heures du soir. J'eus beau lui faire, de mon côté, quelques représentations, lui expliquer que jadis à Lacédémone, à Rome, et de nos jours au Japon, l'entrée des bains publics était libre à tous et à toute heure, lui citer à ce propos Juvénal, Capitolinus, Baccius etc., etc., il ne voulut rien entendre, et je me vis forcé de battre en retraite.

Me promettant bien de revenir le soir même, je m'en allais tristement, lorsque je rencontrai un de mes amis, un savant, venu, lui aussi, au Congrès scientifique. En deux mots je lui dis la cause de mon désappointement. Il eut bientôt fait de me consoler en me citant dans l'antiquité des exemples d'une pareille sévérité : Marc Aurèle faisant interdire aux patriciennes l'entrée des bains publics ; Alexandre Sévère édictant une loi de censure interdisant aux femmes l'entrée des bains d'hommes sous peine de répudiation avec perte de la dot ; saint Louis déclinant aux « estuveurs on es-

louviers de tenir dans leurs *estuves*, soit de jour, soit de nuit, réunion de messieurs et de demoiselles. »

Je me rendis à ces raisons et j'attendis le soir.

A 6 heures, j'étais rue de l'Etat-Major. J'entrai dans une salle de 20 mètres de long sur 6 de large qui à elle seule mérite d'être fidèlement dépeinte. Dans le fond, et sur tout le côté droit, règnent, supportées par des tréteaux solidement fixés, deux galeries que je ne peux comparer qu'à celles de nos corps de garde. Tout le long, sont disposés des matelas recouverts d'un drap très blanc et d'une couverture de fine laine. Huit ou dix baigneurs sont tranquillement couchés là, à côté les uns des autres, et savourent doucement les charmes du *farniente*: pas un mouvement, pas un geste, pas une parole: tout est calme ici. On dirait le temple du sommeil.

Parfois pourtant le silence est troublé par quelque nouvel arrivant, et alors les employés de se précipiter sur lui pour l'aider à ôter ses vêtements, et le mettre dans le costume du parfait baigneur. Nous sommes en effet ici au vestiaire, dans ce que les Romains, si j'en crois Daremberg (traduc. d'Oribaze), appelaient l'*Apodyterium* ou *Spoliatorium*.

Tandis que l'on fait ma toilette, je cherche autour de moi, je fouille avec soin tous les coins et recoins de la salle, je n'aperçois, hélas! aucune espèce d'esclave noir, pas trace d'odalisque: les employés sont tout simplement des Arabes vêtus d'un caleçon de toile bleue, la peau bistrée, les cheveux rasés tout autour de la tête, de façon à ne laisser qu'une sorte de panache au sommet. Non, ce ne sont pas là les esclaves noirs que j'avais revés! Et puis, des esclaves noirs ne vous inviteraient pas, comme le font ceux-ci, à déposer au comptoir vos bijoux et votre porte-monnaie. Oh! mes illusions, qu'êtes-vous devenues!

Je me livre néanmoins. Je choisis le matelas le plus blanc et le plus douillet, et peu à peu mes habits vont s'entasser sur la planchette placée *ad hoc* à la tête de mon lit. En un clin d'œil, l'Arabe qui s'est attaché à ma personne me fixe la feuille de vigne indispensable, une pièce de toile à carreaux bleus et blancs dont il me ceint énergiquement les reins.

Me voilà prêt. « *Aia, mena*, » viens ici, me dit-il, et je le suis dans la salle du bain proprement dit.

(La suite au prochain numéro)

Dr AVERROËS.



LA FEMME DANS L'ART

RETOUR

*Le flot qui nous l'avait prise nous la ramène,
Celle dont chaque souffle exhale des refrains,
Artistes, ouvrez-les vos œurs, ces chauds écrins
Où rayonnent les ors de la pensée humaine.*

*Vous l'avez retrouvée enfin votre Chimène,
Cids devant elle pris de délires sereins;
Sur la limpidité des marbres, des airains,
Que, pour l'éterniser, le ciseau se promène.*

*Nous nous sentions trop seuls sous les mièvres douceurs
De notre azur, sans la plus grande de nos sœurs:
Adrienne, Froufrou, Dona Sol l'éternelle!*

*En apprenant qu'on lui rendait Sarah Bernhardt,
Molière a tressailli pour célébrer en elle
La fête du retour éblouissant de l'art!*

ELZÉARD ROUGIER.

QUELQUES LIURES

 Il sur ma table un certain nombre de volumes dont il m'est difficile de rendre compte sous une même rubrique; de là le titre vague de cette revue bibliographique, où je ne puis que signaler rapidement aux lecteurs du *Monde lyonnais* les œuvres de quelques poètes de nos amis, dont les noms leur sont connus déjà, et dont ils ont pu apprécier plusieurs fois l'originalité et la verve.

Il s'est formé en France, au commencement de ce siècle, sous l'influence de la littérature allemande, une race de poètes rêveurs dont les neveux nous inondent encore aujourd'hui de leurs petites pièces sentimentales *Au printemps*, *A la lune* et *Aux étoiles*; baladins de la rime, au ventre creux, qui jonglent avec l'hémistiche, sans souci de l'idée, et pondent machinalement des volumes, comme un croque-notes fait ses harpèges. L'effort de ces hommes est stérile; leur œuvre est vaine et ne survivra pas au bruit que des amis complaisants cherchent à faire autour de leurs noms; ce n'est point d'eux que je veux parler.

A côté de ces faiseurs de vers, on trouve encore des hommes, grâce au ciel, qui considèrent la poésie comme un sacerdoce et cherchent à faire de leurs œuvres un enseignement viril et patriotique; M. Béor et M. Casimir Pertus sont de ce nombre. Le premier, dans ses *Pages d'histoire* (1), esquisse à grands traits, en quelques poèmes héroïques, notre histoire nationale; son livre est un panorama grandiose où viennent se dérouler toutes les pages glorieuses de nos annales: la défense des Gaules, les Chroniques

(1) *Pages d'histoire*, par L.-J. Béor, 1 vol. in-12. 128 p. Paris, Chérié. 1880.

normandes, le roi Jean, Jacques de Nemours, les armées de la République, les journées de Juin.

M. Casimir Pertus, dans *Gaule et Rome*, s'est attaché plus spécialement à nos origines : il nous raconte dans ce vaste poème, la lutte héroïque de nos aïeux contre Rome ; la grande figure de Versingétorix, admirablement mise en relief, domine et éclaire tout son livre. Nous devons au même auteur, sous le titre de *France*, un recueil de poésies patriotiques inspirées par le souvenir sanglant de nos derniers désastres et la gloire pacifique de l'exposition de 1878, et *L'Épopée du Drapeau*, poème dédié à notre armée à l'heure où elle recevait du chef de l'État ses glorieux étendards (1). Il y a dans ce dernier recueil quelques pages d'un remarquable mouvement.

M. Casimir Pertus et M. Béor se laissent peut-être bien entraîner parfois à des hauteurs où le souffle leur manque un peu, mais on ne peut pas demander à tous les poètes l'envergure épique, et ce n'est pas déjà un mince mérite pour ceux dont je parle que d'avoir osé aborder ces sujets grandioses et d'avoir su les traiter souvent avec un rare bonheur.

Il y a aussi du patriotisme, et beaucoup, dans cette « Gerbe de souvenirs » que sous le titre de *Volontariat d'un an à vol d'oiseau* (2), Elzéard Rougier vient d'offrir « à ceux avec lesquels il apprit à emboîter le pas. » Ces sonnets adressés aux absents, ces petits poèmes de la vie militaire, traversés par les fatigues des manœuvres et des marches, embaumés par le parfum des cantines, ont une fraîcheur et une vérité qui les feront lire avec intérêt par tous ceux qui ont passé par les épreuves que chante l'auteur.

Une inspiration toute moderne anime M. Germain Picard. Il a cherché un jour à faire un poème antique ; il a voulu parler des dieux, il est vrai que c'était pour les renverser, et l'on sent dans son poème *d'Elmōïdes* comme un souffle chrétien ; le récit de la mort de son héros, massacré par ses compatriotes dont il a brisé les idoles, rappelle le récit évangélique de la mort du Christ. Le vers a une grande allure, en rapport avec la hauteur du sujet ; le mélange des sentiments païens et chrétiens donne au poème une originalité véritable.

J'aime mieux toutefois *Sœur Marthe* (3) ; ici l'auteur laisse l'antiquité de côté. Ce poème est l'histoire d'une femme qui, blessée à mort dans son cœur d'épouse et de mère, va s'ensevelir dans un coin perdu de montagnes, et oublie ses maux au milieu des enfants et des pauvres. Les paysages, les caractères, les scènes, tout est vrai, saisi sur le vif, et peint simplement avec une fraîcheur et une grâce pénétrantes.

M. Germain Picard nous a envoyé encore un volume de poésies, *Antiques et modernes* (4), où les mêmes qualités se font sentir. Je ne puis malheureusement analyser ici les différents pièces de ce recueil, je voudrais les citer toutes. Mes lecteurs connaissent M. Germain Picard et ils ont pu admirer la délicatesse de son talent ; je les renvoie à ses *Poésies complètes*.

X.

(1) *Gaule et Rome*, par Casimir Pertus, 1 vol. in-12, 348 p. 4^e édition, Paris Sandoz et Fischbacher, 1878.

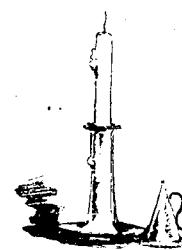
France, poésies patriotiques, 1 vol. in-12, 80 p. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878.

L'Épopée du Drapeau, par Casimir Pertus, 1 vol. in-12, 87 p. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1880.

(2) *Volontariat d'un an à vol d'oiseau*, poèmes (1878-1879) par Elzéard Rougier, 1 vol. in-8°, 72 p. Marseille, typographie Blanc et Bernard, 1880.

(3) 1 vol. in-12, 32 p., Paris, librairie des Bibliophiles,

(4) 1 vol. in-12, 72 p. Paris, librairie des Bibliophiles.



CLUBS ET SOCIÉTÉS SAVANTES

A CADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON. — Séance du 17 mai 1881. — L'Académie emploie quelques minutes à se rafraîchir la mémoire sur quelques articles de son règlement relatifs aux communications, écrites en arabe, qui lui sont faites en séance par les savants étrangers.

M. Loir présente pour l'impression le manuscrit d'un Mémoire de M. Gonnard, ingénieur civil, sur l'existence de l'apatite dans les pegmatites du Lyonnais. Ce minéral ne paraît pas avoir été jusqu'à présent observé ni décrit par aucun auteur, dans les diverses roches des environs. Drian l'a pris pour de l'émeraude. Il s'agit donc d'une véritable découverte. M. Gonnard a reconnu la présence de l'apatite dans cinq gisements différents des coteaux de la rive droite de la Saône, et il y a tout lieu de penser que de nouvelles tranchées permettront bientôt de constater que le Lyonnais, au point de vue de la minéralogie de ses roches massives, ne le cède en rien aux contrées similaires.

M. Albert du Boys, membre correspondant, reçoit la parole pour lire le premier chapitre d'un ouvrage considérable qu'il va publier sur *l'histoire d'Angleterre*. Ce chapitre est consacré tout entier à la vie de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. Son enfance, sa conversion, son entrée au monastère du Bec, dont il devient le prieur et le chef de l'école, sa lutte contre Guillaume de Normandie, à l'occasion de son mariage consanguin avec la fille du comte de Flandre, sont racontés par l'auteur avec beaucoup de verve et jugés avec une grande indépendance d'esprit. Lanfranc était abbé de Saint-Étienne, en 1070, lorsque Guillaume demanda au pape de lui envoyer des gens pour civiliser les insulaires de la Grande-Bretagne, qu'il avait conquise. Le pape désigna l'abbé comme capable entre tous, et, l'archevêché de Cantorbéry étant devenu vacant, ce fut l'ancien étudiant de Bologne qui en fut jugé digne par le roi, les nobles et le pape réunis. Le nouvel archevêque devint en Angleterre le représentant dévoué de la cour de Rome et le ferme soutien de la conquête normande. Il s'efforça surtout de rétablir la hiérarchie ecclésiastique et de réduire les églises à l'unité, en faisant reconnaître la primatiale du siège de Cantorbéry. Les démarches qu'il fit à ce sujet, les voyages qu'il entreprit à Rome, les scènes dramatiques auxquelles il prit part, sont reproduites avec un intérêt saisissant dans les pages de l'historien dauphinois. Sans doute ces pages ne sont pas les dernières qu'il voudra soumettre au savant aréopage lyonnais.

SOCIÉTÉ NATIONALE D'ÉDUCATION DE LYON. — Séance du 12 mai 1881. — M. le président annonce la mort de M. Hippolyte Sérullaz, qui appartenait à la Société depuis douze ans et qui s'était fait apprécier de ses collègues tant par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Il rend compte sommairement de la visite qu'il a faite, au nom de la Société, au nouveau maire de Lyon et des paroles courtoises qui ont été échangées à cette occasion.

M. Nolot, secrétaire des séances, lit un travail de M. Fabisch, indissociable sur « l'influence des Médicis sur les arts ». D'après l'auteur, cette influence n'est pas contestable ; mais fut-elle un bien ou un mal ? voilà le point qu'il importe d'éclaircir. Sans nier les efforts des Médicis pour le retour vers l'antiquité, et tout en reconnaissant que par leur munificence ils ont joué un rôle important dans la renaissance des arts, M. Fabisch conteste que le progrès à cette époque ait été l'œuvre d'une famille ou

d'un homme, et il l'attribue exclusivement au développement des idées chrétiennes. Que si l'on tient à donner un nom propre à cette période d'années, ce n'est pas celui des Médicis, ni de Léon X qu'il convient d'adopter : le plus juste serait de l'appeler purement et simplement le seizième siècle de la naissance du Christ.

M. Michel lit le compte rendu d'un ouvrage de M. Chapelle, délégué cantonal, intitulé « Grammaire rationnelle ». Le rapporteur expose que ce petit livre ne justifie pas pleinement son titre, que c'est une méthode de lecture plutôt qu'une grammaire, que cette méthode n'a rien de logique dans sa graduation, qu'elle est néanmoins originale et susceptible de rendre des services à l'école primaire, particulièrement dans la classe élémentaire.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, SCIENCES ET ARTS UTILES DE LYON. — Séance du 20 mai 1881. — M. le président rend compte d'une entrevue qu'il a eue avec M. le maire de Lyon à l'occasion de l'assurance de la bibliothèque de la Société contre les risques d'incendie. M. le maire n'étant pas au courant des antécédents et par conséquent ne connaissant pas l'art, 4 de l'arrêté du 12 février 1851, croyait la ville de Lyon en droit de réclamer la propriété de la bibliothèque de la Société, et en conséquence il regardait l'assurance prise par la ville pour sa propre bibliothèque comme comprenant celle de la Société d'agriculture. M. le président a vivement protesté contre cette prétention et rétabli les droits de la Société. Toute décision a dès lors été ajournée.

Après une discussion sur les mesures à prendre pour faire cesser une situation qui, en cas de sinistre, pouvait donner lieu à de graves difficultés, la Société a décidé que M. le président s'entendra avec qui de droit pour obtenir dans le plus bref délai possible une assurance spéciale mettant les droits de la Société à l'abri de toute atteinte.

La Société renvoie à la Commission du phylloxéra une brochure de M. Lécard sur les vignes du Soudan.

Sur la demande de M. Loir et les instances de plusieurs membres, M. Péteaux promet une notice sur un appareil d'analyse dont il a donné connaissance dans l'une des précédentes séances ; cet appareil, mis entre les mains des élèves de M. Péteaux, a donné des résultats qui font désirer qu'il soit promptement connu des personnes s'occupant de recherches chinoises. M. le secrétaire fait connaître qu'il a appris indirectement que la nouvelle Commission de météorologie organisée en dehors de la Société d'agriculture conformément à une décision ministérielle du 5 mars 1879, désirerait reprendre la publication de ses tableaux dans les Annales de la Société. Cette proposition est adoptée, mais à la condition expresse que, comme précédemment, les frais d'impression seront entièrement à la charge de la Commission.

M. Léger donne lecture d'une note sur la culture de la vigne en Algérie et dans laquelle il constate les faits suivants : la culture du blé, trop souvent contrariée par la sécheresse, donne un produit moyen peu supérieur à celui des départements les moins favorisés.

La vigne résiste à la sécheresse ; toutes les parties de l'Algérie peuvent être cultivées en vignes. Jusqu'à présent le phylloxéra n'a pas paru. Aux 18,000 hectares de vigne en valeur, on va en ajouter 25,000 qui sont en voie de plantation. Quant au choix du cépage, on est encore un peu dans la période des tâtonnements, chacun voulant conserver les habitudes de son pays. Mais la vigne pousse vite ; les expériences par conséquent seront de courte durée. En trois années, la question sera tranchée, et l'on sera fixé sur la valeur des plants cultivés.

M. Léger termine son intéressante note en rappelant que c'est à M. Joannon, ancien président de la Société d'agriculture de Lyon, que l'on doit l'importation de la culture de la vigne en Algérie sur une échelle assez grande pour obtenir de tels résultats que cette culture s'est rapidement développée.

ACADEMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE LYON. — Séance du 24 mai 1881. — L'Académie accepte pour la bibliothèque un exemplaire de l'ouvrage de M. Chanliaux intitulé *Le culte de Vénus*.

M. Caillemer demande à entretenir la Compagnie d'un manuscrit qui a été récemment découvert à la bibliothèque de la ville et qui lui paraît offrir un intérêt scientifique exceptionnel. C'est un registre qui se trou-

vait depuis longtemps sans doute parmi les papiers du conservateur et qui porte cette suscription : « Recueil de lettres de divers savants ». Les lettres sont presque toutes adressées à l'abbé Nicaise, célèbre antiquaire de Dijon, qui servait au xv^e siècle, de centre de renseignements au monde lettré tout entier. Les savants dont il s'agit sont Leibniz, Huet, Joseph Suarès, Jean de Witt, Périzonius, Grawius, Spanheim, etc. Sans parler des autres, il y a douze lettres de Leibniz, dont deux ont été écrites par un secrétaire et signées par lui ; les dix autres sont complètement autographes ; elles roulent sur « les objections qu'il se croit permises contre le système de Descartes », sur « le quétisme », sur « l'amour désintéressé », sur le « codex juris gentium », particulièrement sur « un ouvrage en cette matière dû à une demoiselle anglaise de vingt ans », etc. En 1834, Victor Cousin a publié quelques-unes de ces lettres, d'après des copies qu'il tenait de la *Revue de Bourgogne*, mais il y a des variantes possibles entre les copies et l'original ; il y a aussi plusieurs de ces lettres que Cousin ne connaît pas, au moment de sa publication, car il ne dit rien du Recueil de Lyon, qui est entré au dépôt de notre bibliothèque en 1835, et n'en est pas ressorti. D'où proviennent ces autographes ? Quelques-uns portent des notes de la main du président Bouhier, contemporain de Nicaise à Dijon. Ne sont-ils pas le complément du grand travail de recherches entrepris par Prunelle, en 1801, sur l'ordre du ministre de l'instruction publique, et n'appartiennent-ils pas à la Bibliothèque nationale ? Quoi qu'il en soit, leur restitution à l'Etat ne saurait faire un doute. En attendant, leur authenticité et leur valeur scientifique mériteraient que l'Académie les édujât de plus près. C'est pourquoi elle a nommé, séance tenante, une commission de trois membres, qui sera chargée d'examiner le manuscrit précieux et d'en faire l'objet d'un rapport à son Comité de publication.

ARGUS.

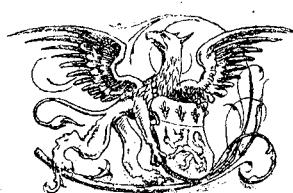
PROBLÈMES & JEUX D'ESPRIT

ÉNIGME

Problème n° 34.

En ce siècle sceptique
Où l'on ne croit à rien,
Moi, pauvre dieu rustique,
Je voudrais un soutien.
Comment — triste problème —
Ramener les mortels,
Quand le berger lui-même
Déserte mes autels ?
Minerve, dans ma poche,
Glisse un moyen subit,
Et veut que je m'accroche
Lecteurs, à votre habit.

E. MEUNIER.



Le Géranie : CHARLES DAMEY

MAISONS RECOMMANDÉES

H. GEORG 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. *Maison à Genève et à Bâle.*

METON, rue de la République, 33. Librairie. Moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER, 3, rue Grenette. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

H. PÉLAGAUD, rue Mercière, 48. Librairie religieuse et classique. Paroissiens, Reliures de luxe.

BRUN, rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art héraldique, livres rares et curieux. Achat de bibliothèques.

IMPRIMERIE Collection de caractères elzéviriens. Bandeaux, Culs-de-lampe, Lettres ornées des XV^e, XVI^e XVII^e siècles. Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration. Spécialité de Prospectus, illustrés pour Constructeurs, etc. *PIERRE AINE, rue Gentil*, 4.

BOULU 7, rue Saint-Dominique. Papiers anglais de tous formats et enveloppes avec chiffres gravés. Nouveautés. Lettres de part de mariages.

MUSIQUE. REY, rue de la République, 17. — Musique vocale et instrumentale. Partitions. Vente et location de Pianos et Harmoniums, etc., etc.

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES. Exposition d'objets de curiosités et d'œuvres d'art. *MIRA*, 15, rue de la République.

DUSSERRE, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fournitresses de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. *VINCENT*, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

PHOTOGRAPHIE. ANTOINE LUMIÈRE, 15, rue de la Barre. — Procédé Vanner-Weyde Liébert, permettant d'obtenir à toute heure de jour et de nuit, des résultats supérieurs à tous ceux que l'on obtient par la lumière naturelle. Pose de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

PHOTOGRAPHIE. ARMBRUSTER, Portraits-cartes et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. *Maison du Palais-Royal*, près le pont Tilsit, entrée, 2, rue du Plat.

BAILLY, rue de la République, 10. Bronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

J.-E. FASSE, opticien, successeur de GAIFFE et DALORT, 12, rue de l'Hôtel-de-Ville, *Palais Saint-Pierre*.

ARGENTERIE RUOLZ. PASCALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

C. VILLARD, successeur de la Maison MONTALAND et AUDOUARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

MARTIN, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

AMEUBLEMENT. Meubles de Salon et de Salles à manger, Bibliothèques, Tables, Bureaux, etc. — M. SICARD, place Bellecour, 22.

MEUBLES EN BOIS TOURNÉ. THONET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 74. Fabrique à Vienne (Autriche), 10,000 ouvriers. Dépôt en France et à l'Étranger.

FLACHAT, COCHET & Cie quai de la Guillotière, 10-11 et rue Dunoir, 4. Miroiterie, Sculpture, Décoration et Meubles d'Art.

FAIENCES D'ART. Porcelaines de Sévres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohème. *DUSSUC*, rue de la République, 39, à Aix-les-Bains.

BIOLET & GARDE, 65, rue de l'Hôtel-de-Ville. Papiers peints et splendides assortiments. Affaires hors lignes d'articles à prix réduits.

CACHEMIRE. MAISON GRILLET, rue de l'Hôtel-de-Ville, 32. Dentelles.

A LA VILLE DE LYON, 23, rue de la République, que, 23. — Nouveautés, Soieries et Lainages, Rideaux, Meublements, Chinoiseries et Articles de Paris.

MAISON MOUTH, rue des Bouquetiers, près de Saint-Nizier. Confections p'Dames. Étoffes nouvelles pour pour la saison d'hiver. Fourrures, Maroquinerie.

RUBANS, FLEURS, PARURES, Cravates, Dentelles, Nouveautés de Paris, MAISON GLEYRE, 10, rue de la République, angle de la rue Neuve.

J.-M. FAURE, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Cols et cravates.

BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX. — ETABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicinale avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

CHAPELIERIE CHATAING, rue Gasparin, 8, ci-devant rue de la République. Nouveautés pour Hommes, Femmes et enfants.

HORTICULTEUR. BROSSE, à la Demi-Lune, aux Trois-Renards. — Spécialité de Rosiers. Envoi du Catalogue sur demande.

ÉCLAIRAGE PAR LA SOLEINE liquide, résineux inexplodable. Le grand succès du jour. A. PONCHON, 4, rue des Archers.

PIANOS. M^e MAROKY, 44, place de la République. Fournisseur des Pianos du Conservatoire.

ÉPICERIE FINE. GIRIN, 56, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Denrées coloniales, articles de choix. Spécialités de Confitures de ménage, Vins fins et liqueurs.

MONITEUR DE LYON

JOURNAL COMMERCIAL,
INDUSTRIEL, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Parait le Jeudi et le Dimanche

C'est une des publications les plus complètes et les plus intéressantes de la région lyonnaise. Indispensable aux négociants, industriels, entrepreneurs, propriétaires et régisseurs, à cause de ses renseignements nombreux et variés, le *Moniteur de Lyon* donne notamment le résumé complet des annonces judiciaires du département du Rhône, fait connaître d'avance toutes les adjudications qui ont lieu au tribunal civil et à la Chambre des notaires de Lyon et de Villefranche, annonce les ventes de fonds de commerce, les formations et dissolutions de Sociétés, avis pour dettes, faillites, etc.

Abonnement : 10 francs par an; par la poste 11 fr.

Le numéro 10 cent.

Se trouve chez tous les marchands de journaux et aux bureaux du journal

13, RUE DES ARCHERS, LYON

MARDI PROCHAIN 7 JUIN
Paraitra le numéro 25

D.R.S.

Petites Affiches Lyonnaises

JOURNAL GÉNÉRAL D'ANNONCES

Ce Journal, dont la création date de 3 mois à peine, compte déjà plus de 1,000 abonnés.

Les pages réservées à la réclame et aux annonces commerciales augmentent de jour en jour.

On peut recevoir un numéro spécimen en en faisant la demande à l'administration, 100, de rue l'Hôtel-de-Ville, à Lyon.

LA MOSCA D'ORO

GIORNALE UMORISTICO-SOCIALE
DISEGNI, CARICATURE, CRONACA MONDANA, TEATRI BOZZETTI, FANTASIE, ECC. ESCE AL GIOVEDÌ

F. GONELLA, directore

Prezzo d'associazione

Per gli Stati dell'Unione postale

3 mesi L. 6,65. — 6 mesi L. 12,30. — 12 mesi L. 22,60

Il numero: 50 cent.

DIREZIONE, AMMINISTRAZIONE

Via Belpedero, 3.

TORINO

LES ANNONCES SONT REQUES A L'IMPRIMERIE, 4, RUE GENTIL

LA

CONSTRUCTION LYONNAISE

REVUE MENSUELLE

DES ENTREPRISES PUBLIQUES & PRIVÉES

ARCHITECTURE ET TRAVAUX PUBLICS

ADMINISTRATION : 4, RUE GENTIL,

Prix de l'Abonnement : Un An, 12 fr.

Lyon. En vente chez tous les Libraires

LES

CROYANTES

POÉSIES

Par A. BAUD

1 joli vol. in-18. — Prix : 5 fr. 50

METON, Éditeur, rue de la République, 55

LETTRES

DE

VALÈRE

Par Nizier du Puitspelu

AVEC UNE INTRODUCTION PAR ICELUI

Deux beaux vol. in-18. — Prix : 12 fr.

Paris, A. DEVENNE, 52, boulevard Saint-Michel

ARTISTES ET BOURGEOIS

PAR

GERMAIN PICARD

Un joli vol. de 213 pages. — Prix : 2 fr.

MARSEILLE, typographie BLANC et BERNARD
2, rue Sainte-Pauline

VOLONTARIAT A VOL D'OISEAU

POÈMES

1878-1879

PAR ELZÉARD ROUGIER

Une magnifique plaquette in-8 de 72 pages. Édit. de luxe

PARIS, Jules GERVAIS, 29, rue de Tournon

ÉTUDE

SUR

LA VIE & LES ŒUVRES

DE

A. COCHIN

PAR

Léon ROUX

Avocat à la Cour d'appel de Lyon. Membre de l'Académie des sciences belles-lettres et arts de la même ville

Un joli volume de 130 pages

LYON, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES



Nizier du Puitspelu a faute des livraisons suivantes de la *Revue du Lyonnais*, première série, à savoir :

Nos 10, 11, 12, 13, 14, 157 (bien enregistrer qu'il s'agit de la *première série*, c'est-à-dire celle qui ne porte pas d'indication de série du tout).

Puitspelu offre un petit écu de trois livres pour chacune d'icelles livraisons.

Il offre encore de troquer, à raison de trois livraisons contre une, celles suivantes qu'il possède :

Première série : Nos 32, 33, 51 (incomplet) 80-81 réunis (manquent les quatre premières feuillets), 133, 145, 176

Nouvelle série : Nos 50, 132.

Enfin il offre les tomes IX et X de la première série, complets, reliés en un volume, contre quatre des livraisons dont il a besoin.

Pour tout cela, l'on s'adressera à M. Froget-Pelouzac, marchand de livres, en rue Jean-de-Tournes, tout à côté de Sirand, le gantier.

LES BUREAUX

DU

MONDE LYONNAIS

ET DE LA

Revue Lyonnaise

SONT OUVERTS au PUBLIC de UNE HEURE à TROIS HEURES

8, rue Mulet, à l'entresol